Le P. Jacques Gachoud, jésuite fribourgeois (1657-1726)

Autor(en): **Jordan, Joseph**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse**

Band (Jahr): **55 (1961)**

PDF erstellt am: **01.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-128614

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

JOSEPH JORDAN

LE P. JACQUES GACHOUD, JÉSUITE FRIBOURGEOIS (1657-1726)

III. Son apostolat a la Mission de Constantinople (1696-1726)

Son départ pour Constantinople

Déjà lors de son premier noviciat, J. Gachoud avait manifesté le désir d'être missionnaire. Toutefois, dans la Compagnie de Jésus, le Provincial et le Général n'accédaient pas tout de suite aux vœux exprimés par les novices ; en règle générale, ils attendaient que le religieux eût terminé ses études, atteint une complète maturité d'esprit, se fût voué à l'enseignement durant quelques années et eût persévéré dans son intention. C'est ainsi que le fils du notaire de Treyvaux dut patienter jusqu'en 1696. En cette année-là, comme l'assurent soit Mgr Chassot[1], soit le P. Lebon[2] S. J., il est envoyé à la Mission française de Constantinople. Aurait-il préféré se rendre en Amérique, en Inde ou en Chine ? On n'en sait rien. Se souvenant sûrement de sa première profession, il n'ignore pas qu'il a promis d'aller œuvrer dans n'importe quel pays du monde ; sans doute, se sera-t-il réjoui de la décision de ses supérieurs. Comme il l'a écrit un jour, en 1704, au ministre de la Marine de Louis XIV, c'est le cardinal hongrois Kollonitch qui l'a fait envoyer en Turquie pour travailler au rachat et à la libération des prisonniers allemands[3].

[1] Manuscrit Chassot.

[2] G. Lebon, Silhouettes de Missionnaires du Levant. Le P. Jacques Caschod, Apôtre du Bagne et des Arméniens, dans *Revue d'histoire des Missions*, 14e année, No 1, de mars 1937, p. 53. Le P. Lebon a eu à sa disposition le manuscrit Chassot, les archives de la Compagnie de Jésus et diverses monographies sur les missions du Levant.

[3] Lebon, p. 69.

La mission de Constantinople était alors une des œuvres les plus difficiles et les plus pénibles, assumée par les disciples de saint Ignace ; elle avait à Paris un *Procureur général*, chargé de choisir les Pères qui y seraient envoyés et de les initier à leurs futurs travaux [1].

Par quelle voie, le P. Gachoud gagne-t-il la capitale de l'empire ottoman ? A quel moment quitte-t-il Fribourg-en-Brisgau ? Faute de documents [2], on l'ignore. On peut faire deux suppositions.

Il est possible qu'il se soit rendu en Hongrie pour prendre contact avec le cardinal et que, de là, traversant la péninsule balkanique, il ait atteint les rives du Bosphore.

Cependant, il est plus vraisemblable qu'il soit allé à Paris. Dans ce cas, son initiation à son futur ministère une fois terminée, il aura gagné probablement la côte d'Azur et pris le bateau à Marseille.

En ce temps, la traversée de la Méditerranée n'a rien de particulièrement agréable, elle offre même des dangers, le navire pouvant être attaqué par des corsaires, des pirates ; si le bâtiment s'arrête dans de nombreux ports, elle peut durer de deux à trois semaines. Rien du confort et du luxe des grands paquebots d'aujourd'hui ! Les passagers même les mieux traités – et le jésuite fribourgeois est vraisemblablement du nombre – ne peuvent avoir de cabine particulière ; au nombre de huit ou de dix, ils occupent une pièce de 8 à 9 m. de long sur 5 ou 6 de large, pourvue de lits séparés l'un de l'autre par des rideaux ; si ce sont des ecclésiastiques qui l'habitent, elle sert encore de chapelle, de sacristie, d'infirmerie. Les autres voyageurs s'installent tant mal que bien au milieu des caisses de marchandises, des ballots de tissus et des tonneaux de vivres. Tous doivent faire leur popote eux-mêmes, avec les vivres que leur fournit le capitaine du navire : du pain, du riz, de la volaille, du porc fumé, du poisson séché, du vin, même de l'eau-de-vie ; on met à leur disposition de petits foyers et des ustensiles de cuisine, mais sitôt que de forts vents se lèvent, il faut éteindre les feux. Le P. Gachoud remplit peut-être les fonc-

[1] Manuscrit Chassot, p. 9. Mgr Chassot nous apprend que c'était le P. Thomas Fleuriau d'Armenonville qui exerçait alors cette charge de Procureur général. HENRION, Histoire des Missions catholiques, t. II, p. 261.

[2] Nous avions espéré que l'*Historia Collegii Friburgi Brisgoviae*, manuscrit qui se trouve au *Generallandesarchiv* de Karlsruhe, nous renseignerait sur le départ du P. Gachoud comme aussi sur son activité antérieure dans la Forêt-Noire et nous avions demandé des photocopies des pages de cette histoire se rapportant aux années 1690-1697. Les Archives de Karlsruhe, que nous remercions pour leur complaisance, nous ont répondu que ladite *Historia Collegii* souffre d'une lacune pour cette époque.

tions d'aumônier. Chaque matin, sauf si la mer est trop agitée, la plupart des matelots et des passagers assistent à la messe ; les dimanches et jours de fête, avec sermon. A l'heure du coucher, tout le monde récite des prières. Notre bon religieux sera sans doute intervenu quand les membres de l'équipage se seront mis à s'injurier et à blasphémer ou se seront querellés entre eux [1].

Constantinople, au temps du P. Gachoud

Après avoir traversé la mer Egée et celle de Marmara, le bateau pénètre enfin dans la Corne d'Or, petit golfe d'une longueur d'environ 6 km., d'une largeur variant entre 300 et 600 m., d'une profondeur moyenne de 40 m., au fond duquel s'étale le port. A ce moment, la splendeur du panorama doit frapper d'admiration le jésuite fribourgeois, comme c'est le cas de tous ceux qui arrivent à Constantinople pour la première fois. A ses regards éblouis, s'offre une immense ville, étagée sur plusieurs collines, en comparaison de laquelle Landsberg, Ingolstadt, les deux Fribourg, étaient bien peu de chose. A cette époque, son enceinte est encore intacte : du côté de la mer, des remparts assez imposants ; du côté de la terre ferme, une triple muraille, dont la plus forte a 19 m. de hauteur et 6 m. d'épaisseur, muraille percée d'une vingtaine de portes, flanquée de nombreuses tours, hautes de 20 à 25 m. Des divers quartiers s'élèvent les dômes des mosquées et leurs élégants minarets. Sur la rive gauche du bras de mer, on aperçoit le Sérail, soit le palais du sultan, entouré de magnifiques jardins, puis Sainte-Sophie, la célèbre basilique affectée au culte musulman depuis 1453. Sur la rive droite, les quartiers de Galata et de Péra ; depuis les derniers siècles du moyen âge, les Occidentaux habitent de préférence dans cette dernière partie de la ville ; à voir les maisons, l'allure et le genre de vie des gens, on se croirait dans une cité italienne ; les plus beaux monuments en sont les ambassades de France, de Russie et d'Angleterre (celles d'Autriche et de Venise font moins d'impression). C'est dans ce quartier que se trouve la Mission française et que le P. Gachoud va passer les trente dernières années de sa vie.

Peu après son arrivée, il visite, pensons-nous, non toute la ville, ce qui lui aurait pris trop de temps, mais ses parties les plus remarquables, s'arrêtant devant les monuments les plus célèbres, s'intéressant aux us et

[1] Pour cette description de la traversée, nous nous sommes inspirés de l'ouvrage de F. A. Plattner, *Quand l'Europe cherchait l'Asie ;* éditions Castermann, Tournai-Paris 1954.

coutumes de la population. Des mosquées (il y en avait alors plus de 2000), il en voit de tous genres : de petites, semblables à de minuscules chapelles, comme de vastes, fort grandioses, toutes érigées et dotées par de généreux Musulmans ; en tant qu'infidèle, « chien de chrétien », il n'a pas le droit d'y pénétrer ; souvent, sans doute, il entend l'appel à la prière que lance le muezzin du haut du minaret.

Ici et là, des caravansérails, vastes places de foire où s'arrêtent les caravanes, et surtout des bazars, sortes de marchés couverts ; le plus imposant, le *Bajouk Tchardi* ou Grand Bazar, se trouve au centre même de la capitale, c'est comme une ville dans une ville ; ses halles voûtées, ses 5000 arcades abritent quelques milliers de boutiques. Ne craignant nullement la concurrence, les marchands de mêmes articles s'installent les uns à côté des autres ; les libraires, par exemple, offrent aux passants plutôt des manuscrits que des ouvrages imprimés (c'est en 1727 seulement que s'établit la première imprimerie), en l'absence de clients, avec leurs plumes de roseau, ils remplissent des pages et des pages de caractères exquis et de dessins compliqués, le P. Gachoud a certainement eu la curiosité de les voir à l'œuvre.

Pour l'achat des épices, des gommes, des drogues de toutes sortes, le mieux est de se rendre au Bazar égyptien, édifice voûté de 90 m. de longueur.

Spectacle pittoresque, les négociants s'installent à leur fantaisie, au milieu d'un amoncellement de paniers, de caisses et de sacs. Comme le dit G. Young dans son livre sur Constantinople, la principale attraction de l'endroit est sa symphonie d'odeurs ; par les grandes chaleurs, on en sort « embaumé et armé contre les atroces puanteurs de la Constantinople estivale ».

Avec sa belle culture classique, le P.Gachoud a dû s'intéresser bien davantage aux monuments historiques et artistiques. A la suite des incendies et des tremblements de terre qui ravagèrent souvent cette ville, on ne trouvait guère de restes de l'antiquité si ce n'est la colonne de l'empereur Constantin dite la Colonne brûlée, celle de l'empereur Marcien (450-457), l'obélisque qui ornait jadis le célèbre hippodrome, les ruines du palais dit de l'Hebdomadon. Du moyen âge subsistaient les fortifications et quelques églises de style byzantin, les unes aux mains des Grecs orthodoxes et des Arméniens, les autres transformées en mosquées, comme la basilique de Sainte-Sophie.

Dans les rues, d'ailleurs tortueuses et très étroites, c'est d'une saleté repoussante ; comme on ne les a pas pavées, on y marche tantôt dans la

poussière, tantôt dans la boue, toujours au milieu des immondices. On y voit constamment errer des bandes de pourceaux et de chiens. De nuit, quelques lanternes projettent ici et là de bien faibles lueurs et on n'ose s'y aventurer sans risquer une mésaventure.

En revanche, un climat agréable. Si le printemps est tardif, maussade, l'été est chaud, mais un vent frais venant de la Mer Noire tempère l'ardeur du soleil ; à un automne magnifique, en règle générale, succède un hiver plutôt doux.

Dans cette immense ville, vivent au moins 600 000 habitants, peut-être même 800 000 (pour cette époque, il est impossible d'articuler des chiffres plus précis). Beaucoup de maisons sont encore en bois, petites, n'abritant qu'une seule famille.

Après les Turcs qui forment un peu plus de la moitié de la population, viennent les Grecs, au nombre d'environ 200 000. Depuis la seconde moitié du XVIIe siècle, leur influence se renforce de jour en jour. La plupart sont de modestes mais habiles artisans, d'autres s'adonnent au commerce et aux professions libérales. A vrai dire, grâce à leurs établissements d'instruction, ces classes moyennes forment une véritable élite intellectuelle. Bien plus, quelques vieilles familles aristocratiques, les Karadjas, les Paléologues, les Ypsilantis et les Mavrogordati, prêtent leur concours au gouvernement turc.

Au nombre d'environ 80 000, les Arméniens jouent aussi un rôle important. Ils habitent les quartiers de Jédi Kulé, de Kum Kapu, de Péra et de Galata. D'un caractère souple, agréable, ils réussissent à merveille dans les affaires, beaucoup exercent la médecine. L'aristocratie ottomane les prend non seulement comme fournisseurs mais aussi comme intendants. Ils forment la classe la plus riche de la population et en même temps la plus sérieuse, la plus généreuse.

A Istabulu ou Istamboul, comme l'appellent les Turcs, vivent encore quelques milliers d'Egyptiens, de Perses, d'Arabes et d'esclaves noirs tirés d'Afrique. Dans la colonie occidentale, les Italiens forment l'élément principal. Pour la plupart descendants de Génois et de Vénitiens qui avaient eu la haute main dans les affaires économiques du début du XIIIe siècle au milieu du XVe siècle, ils apportent aussi leur collaboration au sultant, tels les Moroussi, les Giuliani, les Rossetti. Bien que peu nombreux, les Français sont très influents ; leur idiome est fort employé, c'est « la langue des affaires » commerciales et financières et, depuis peu, de la diplomatie. Depuis le traité, connu sous le nom de Capitulations, que François Ier a conclu avec le sultan Soliman le Magnifique (1526), la

France exerce une sorte de protectorat sur les Lieux saints de Palestine et sur les chrétiens, en particulier les catholiques, disséminés dans l'empire ottoman [1].

La Mission française

Du port secondaire de Galata où il a vraisemblablement débarqué, le P. Gachoud gagne la maison des Jésuites, dite de Saint-Benoît, qui se trouve à 2000 pas de distance.

C'est en 1585, grâce aux efforts de la France et de la république de Venise, que des membres de la Compagnie de Jésus s'y sont installés pour la première fois. A cette époque, il y avait, dans la partie basse de cet immense quartier, un vieux monastère abandonné avec une église dédiée à saint Benoît ; les Turcs se demandaient s'il fallait détruire ce sanctuaire ou le transformer en mosquée, lorsque l'ambassadeur de Sa Majesté très-chrétienne l'obtint pour les disciples de saint Ignace. Quelques années plus tard, la peste avait éclaté et emporté les premiers missionnaires. A la suite de l'intervention du roi Henri IV, la maison de Saint-Benoît fut rétablie, mais les religieux se heurtèrent à toutes sortes de difficultés : méfiance, voire haine, de la part du clergé grec orthodoxe, hostilité de la part du grand-vizir qui les considérait comme des espions à la solde du Pape ; insuffisance de ressources matérielles, nouveaux ravages de la peste. Grâce au protectorat de la France et à l'intervention de l'empereur d'Allemagne, Mathias, l'œuvre entreprise put prendre son essor [2].

A l'arrivée du Jésuite fribourgeois, six Pères et un Frère occupent la maison [3]. Entre 1696 et 1726, on y trouve : le P. Jacques Portier, qui, à un moment donné, est le Supérieur de la Mission ; le P. Sicard, originaire de Lyon ; le P. Henri Vanderman, Flamand, mort déjà en 1696 ; le

[1] Pour la très sommaire description de Constantinople que nous avons esquissée, nous avions compté découvrir de nombreux renseignements dans l'*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, t. IV, Paris 1754, p. 59 et sq. ; mais nous n'y avons presque rien trouvé. Par contre, la *Grande Encyclopédie* publiée entre 1885 et 1901, sous la direction de Berthelot, membre de l'Institut, t. XII, pp. 607-622, et le *Meyers Konversations-Lexikon*, t. XI, pp. 421-426, 6e édition de 1905, nous ont été très précieux. Nous nous sommes aussi inspiré de *Constantinople depuis les origines jusqu'à nos jours*, de Georges Young, Paris 1934, pp. 167-258.

[2] Manuscrit Chassot, pp. 6 et 7 ; il donne la source suivante ; Jouvency, Prt. V, Liv. XVII 4, 20.

[3] Manuscrit Chassot, page non numérotée.

P. François Rangeart, décédé en 1719 ; le P. Braconier, mentionné en 1705 ; le P. Anselme Bayle, emporté lors de la peste de 1726 ; le P. Souclet, arrivé à la fin de l'année 1725 ou au début de la suivante ; le P. Holdermann, qui en 1726, reprendra le pénible ministère du P. Gachoud [1].

Si nous avions à disposition le *Diarium*, soit la chronique journalière de la maison, nous saurions quel genre de vie ces Jésuites ont mené à Constantinople. Hélas ! cette précieuse source d'information nous manque. De cet ancien monastère qu'ils ont dû certainement restaurer, on ne sait rien sauf de son sanctuaire. Comme le P. Tarillon le raconte dans une de ses lettres, cette église passe pour la plus belle et la plus singulière de toute la Turquie : « Les colonnes qui soutiennent son vestibule, la balustrade qui le termine et qui règne le long de l'escalier qui y conduit, tout cela est de marbre blanc. Le corps de l'église est voûtée avec sa coupole et sa couverture de plomb qui est le privilège des seules mosquées... Lors des cérémonies, les hommes occupent le plain-pied tandis que les femmes sont, à la manière de l'Orient, dans une tribune séparée et entourée de hautes jalousies [2]. »

A cette maison Saint-Benoît, c'est un va-et-vient continuel, du fait qu'elle est le centre de toutes les Missions que la Compagnie de Jésus a créées dans le Proche-Orient. A leur arrivée de l'Occident, les Pères y prennent un peu de repos, fatigués qu'ils sont d'un voyage qui n'a rien d'une agréable croisière ; ils en repartent pour l'Egypte, la Crimée ou la Perse. De leur côté, la plupart de ceux qui regagnent l'Italie, la France ou la péninsule ibérique, font escale à Stamboul. Ce sont probablement ces confrères de passage qui emportent les quelques lettres des religieux [3].

Ministère auprès des catholiques de Constantinople

Au moment où il entreprend son nouveau ministère en Orient, le P. Gachoud est, comme qui dirait, en pleine forme. Agé d'à peine 39 ans, il semble jouir d'une excellente santé ; toutefois, comme le mentionne un catalogue des Jésuites de l'année 1700, il devient un peu dur d'oreille et sa vue s'est affaiblie. Ses Supérieurs le trouvent doué d'un excellent caractère, prompt à entreprendre des travaux de tous genres. Outre le

[1] Manuscrit Chassot, à diverses places ; Lebon, pp. 56, 65, 71, 72.
[2] Lettres édifiantes et curieuses, écrites des Missions étrangères, Lyon, 1819 t. I, pp. 1-2.
[3] Manuscrit Chassot.

français et l'allemand, il sait encore l'italien et il s'efforce d'étudier le turc, langue fort difficile [1]. Comme ses confrères, il adopte la mode orientale : il se laisse pousser la moustache et la barbe ; par-dessus une longue robe noire, il porte un manteau trois-quart bleu, fermé au col par un bouton et toujours entrouvert [2].

Immédiatement, il prend contact avec la petite colonie catholique, forte de 12 000 fidèles, formée en partie de familles italiennes, en partie d'Arméniens revenus à l'Eglise romaine. Aux côtés des Jésuites, travaillent aussi des Dominicains, des Franciscains, des Récollets et des Capucins [3]. Grâce aux Capitulations, les missionnaires jouissent d'une entière liberté d'action, du moins en principe ; à cette époque, Louis XIV prie à maintes reprises son ambassadeur de protéger les établissements des Ordres religieux. Aussi les missionnaires peuvent-ils en règle générale parcourir en toute sécurité les rues de la capitale comme les provinces de l'empire, à condition toutefois de porter sur la poitrine une chaîne avec une fleur de lys en argent, délivrée par l'ambassade [4]. Au début du XVIIIe siècle, comme le rapporte le P. Tarillon, tous les prêtres catholiques de Constantinople sont sous la juridiction du P. Raymond Galani, Dominicain, originaire de Raguse, archevêque titulaire d'Ankara, « prélat d'une très exacte régularité et d'une grande attention à tous ses devoirs [5] ».

Bien que noyés dans la masse des musulmans, des orthodoxes et des monophysites arméniens, la plupart des catholiques sont très pratiquants. Ils fréquentent nombreux l'église de Saint-Benoît. Là, le religieux fribourgeois fait le catéchisme, donne des causeries sur l'Evangile, prêche en français, en italien, parfois en allemand, même en turc ; il entend des milliers de confessions par année. Les fidèles les plus fervents font partie d'une Congrégation de la Sainte Vierge ; ne se contentant pas de donner le bon exemple, ils vont visiter dans les hôpitaux leurs coreligionnaires malades, apporter des secours à leurs frères indigents, réconforter les malheureux dans leurs foyers. D'autres ont adhéré à l'association des Pénitents de Sainte-Anne, remontant à la fin du moyen âge ; le soir du samedi-Saint, ils organisent une grandiose procession à travers les rues de Péra à l'occasion de laquelle on porte solennellement un fragment de la couronne d'épines ; le lendemain, même manifestation au

[1] LEBON, p. 55.
[2] D'après le tableau qui se trouve au Collège de Fribourg.
[3] Manuscrit Chassot, p. 7.
[4] Manuscrit Chassot, p. 12 ; HENRION, t. II, p. 262.
[5] Lettres édifiantes, t. I, p. 2.

cours de laquelle ils chantent des hymnes en l'honneur du Christ ressuscité ; ébahis, les Turcs s'arrêtent et leur témoignent des marques de respect. Il y a encore une confrérie du Saint-Sacrement, dont les membres, des marchands, s'assemblent tous les dimanches et se distinguent par leurs bonnes œuvres [1].

Les Jésuites sont aussi en relations avec les ambassadeurs de Venise, d'Allemagne et surtout de France ; souvent, ils ont besoin de leur puissante protection ; de plus, les intéressant à leur apostolat, ils font appel à leur générosité. Rapports assez délicats en raison de l'opposition entre les Bourbons et les Habsbourg, comme aussi de l'attitude changeante de la République de Venise. Le P. Gachoud parvient à rester en bons termes avec tous ces diplomates. A l'ambassade du Saint-Empire, il est bien vu, car il s'occupe beaucoup des Allemands et des Hongrois établis à Constantinople ; en 1720, le légat impérial et son secrétaire vantent son action bienfaisante [2] ; il y rencontre un, même deux confrères de la Compagnie de Jésus, indépendants de la Mission française, qui y exercent les fonctions d'aumônier ou de chapelain, entre autres un compatriote, le Père Joseph Lovina (ou plus exactement Lauwiner), fils du châtelain Jakob Lauwiner, né à Sierre le 19 mars 1674 [3]. Dans une lettre écrite en 1724, ce dernier signale que le religieux fribourgeois est cher au représentant de l'empereur, qu'il a gagné l'estime de l'ambassadeur d'Angleterre, de celui de Hollande, pourtant de confession réformée, et, cela va sans dire de celui de France [4].

Peu après son arrivée, il a fait la connaissance du représentant de la monarchie française, le marquis de Saint-Ferriol, personnage susceptible, irascible, mais au cœur plein de compassion pour les malheureux tombés en esclavage. A la suite de rapports mensongers, ce diplomate tombe en disgrâce et le gouvernement le rappelle ; à ce moment, en 1704, le religieux fribourgeois n'hésite pas à prendre sa défense par l'envoi d'un long mémoire au ministre de la Marine de Louis XIV. Cette lettre nous montre le missionnaire sous un jour particulier, comme un homme à la fois habile et très ferme. *Monseigneur*, écrit-il, *Votre Grandeur sera surprise de recevoir des lettres d'une personne qui Lui est tout à fait inconnue et qui n'a pas l'honneur de La connaître autrement que par les grandes*

[1] *Ibid.*, p. 5.
[2] LEBON, pp. 61-62.
[3] LEBON, pp. 55, 62. Au sujet du P. Lovina ou Lauwiner, on trouvera des renseignements dans le D.H.B.S., t. IV, p. 482.
[4] LEBON, p. 68.

choses qu'elle a faites dans la marine pour le service du Roi et la gloire de l'Etat. Mais le respect que je dois à la vérité m'oblige de passer les règles pour L'informer... La déposition d'un Suisse appelé au service de l'Autriche allemande ne peut être suspecte quand elle est en faveur d'un ambassadeur de France[1]... Excellentes relations aussi avec le successeur, le marquis de Bonnac. Un jour, ce dernier, à l'occasion de la vente de plusieurs navires, lui fait remettre trois cents écus d'or, pour le rachat de pauvres esclaves, il lui promet de continuer ses libéralités, tant il est sûr du bon emploi de cet argent. A la suite d'un conflit que le missionnaire eut avec un haut fonctionnaire turc, il lui accorde durant huit mois l'hospitalité à l'ambassade. M. d'Andrezel, remplaçant de M. de Bonnac, admire aussi son zèle et, en 1726, considère sa mort comme une lourde perte[2].

Relations avec la princesse et le prince de Tököly

Parmi les personnages de haut rang, avec lesquels le P. Gachoud est durant quelques années en relations se trouvent le prince Emeric de Tököly et plus encore sa femme Hélène. Cette dernière, issue de la célèbre famille magyare des Zriny, avait tout d'abord épousé un prince de Transylvanie, Georges Ragotzki, dont elle eut deux fils Nicolas et François. A cette époque, l'empereur Léopold Ier rêve de libérer la Hongrie, occupée par les Turcs depuis le début du XVIe siècle, et aussi la Transylvanie, dont le souverain est vassal du Sultan, mais en même temps d'y imposer sa domination. Aussi Hongrois et Transylvains se rapprochent-ils en vue d'une politique commune, l'indépendance autant vis-à-vis de Vienne que de Constantinople, d'où ce mariage. Par l'intermédiaire de son ambassade auprès du gouvernement ottoman, Louis XIV s'intéresse à cette situation. Ayant commis l'imprudence d'entrer en conflit avec la Pologne et surtout la Turquie, le prince Ragotzki est vaincu et perd sa couronne (1660).

En 1677, les Transylvains font cause commune avec les Turcs contre les Autrichiens ; dans cette campagne, leur souverain, le prince Emeric Tököly, se distingue par ses exploits ; c'est alors qu'il épouse la princesse Hélène, devenue veuve (16 juin 1682). On fut un peu surpris de le voir lui, ardent, luthérien, demander la main de cette fervente catholique ;

[1] Lebon, pp. 68, 69.
[2] Lebon, pp. 68-69, 71.

du point de vue politique, la combinaison était assez habile, elle amenait un rapprochement entre les deux confessions existant dans le pays et lui valait de nombreux appuis dans la noblesse magyare. Soutenu par ses alliés, Emeric occupe un moment toute la Hongrie et s'en fait proclamer roi (1683). Succès de peu de durée ! les troupes ottomanes, battues sous les murs de Vienne, doivent se replier ; le prince de Transylvanie éprouve aussi revers sur revers ; le grand-vizir le rend responsable des échecs survenus et le fait arrêter. Alors que les armées impériales s'avancent dans la chaîne des Carpathes, la princesse Hélène se met à la tête de bandes de partisans et tient bon dans la place fortifiée de Munkacs jusqu'au moment où elle se voit contrainte de capituler (17 janvier 1687). Elle est emmenée à Vienne avec les enfants de son premier mariage et tenue sous bonne garde. En 1690, son mari réapparaît en Transylvanie, y reprend la lutte, inflige des revers aux Impériaux, fait prisonnier l'un de leurs officiers supérieurs, le maréchal Heister ; à son tour, il est vaincu et forcé de quitter le pays. Par la paix de Carlowitz (1699), les Transylvains libèrent le maréchal autrichien ; d'autre part, la princesse Hélène peut rejoindre son mari retiré alors à Constantinople [1].

C'est à ce moment que le cardinal Léopold Kollonitch prie le Père Gachoud de s'en occuper [2]. Magyar comme les Zriny, le célèbre prélat, primat de Hongrie depuis 1695, voit les choses plus sous leur côté spirituel que sous l'angle politique, bien qu'il soit, en tant que président de la Chambre aulique de Vienne, l'un des principaux collaborateurs de Léopold Ier. A son avis, la domination des Habsbourg sur cette plaine du Danube qu'ils viennent d'arracher à la puissance ottomane est la meilleure solution ; mais ce qui est encore plus important c'est le retour des orthodoxes et des réformés au catholicisme, il s'y emploie d'ailleurs avec succès [3]. Selon toute vraisemblance, il a dû recommander au mis-

[1] Bouillet, Dictionnaire universel d'histoire et de géographie, Paris 1871 ; article Ragotzki, p. 479 ; article Toekoely, p. 1741. La Grande Encyclopédie (parue entre 1885 et 1901), article Toekoely, dans le t. XXXI, pp. 22-23. Meyers Konversations-Lexikon (6e Auflage), article Toekoely, dans le t. XIV, p. 92. Sur l'histoire de la Transylvanie à cette époque, on trouvera des renseignements intéressants dans Grégoire, Dictionnaire encyclopédique d'histoire, de mythologie... Paris 1875, à l'article Transylvanie, p. 1918 ; et plus encore dans Lavisse et Rambaud, Histoire générale, t. VI, pp. 590-592, 595, 598-599, 600-605.

[2] Lebon, p. 64.

[3] Sur le célèbre cardinal Kollonitch, on trouvera quelques renseignements dans le *Lexikon fur Theologie und Kirche*, t. VI, col. 80, et bien davantage dans le manuscrit Chassot, car Mgr Chassot a trouvé nombre de choses intéressantes sur la vie de ce prélat.

sionnaire fribourgeois de maintenir la princesse dans ses solides convictions, dans sa ferveur, et si possible d'obtenir la conversion de son mari. Y aurait-il ajouté des consignes d'ordre politique, à savoir le ralliement des Zriny, des Ragotzki et des Tököly à la Maison d'Autriche ? Si cela avait été le cas, nous doutons que le religieux s'y soit prêté. De temps en temps, le P. Gachoud rend visite à l'illustre réfugiée peut-être l'aura-t-il entendu raconter sa vie, évoquer ses exploits d'antan. Elle lui aura sûrement parlé des entreprises audacieuses de son fils François. En 1701, en effet, François II Ragotzki, dont le cardinal Kollonich avait été le tuteur et avait dirigé l'éducation, s'était échappé de Hongrie et réfugié en Pologne. Encouragé par Louis XIV, qui lui alloue de gros subsides, il passe en Transylvanie. Sous ses drapeaux portant comme devise : Dieu, liberté et patrie, accourent de nombreux volontaires, soudain, il envahit la Hongrie, s'avance jusqu'à Presbourg (Bratislava d'aujourd'hui), et menace un moment Vienne [1]. A maintes reprises, la princesse recourt au Père comme intermédiaire et interprète auprès de l'ambassadeur de France [2].

Sur le plan spirituel, le Jésuite fribourgeois obtient un plein succès : l'héroïne de Munkacs est une des plus ferventes catholiques de Constantinople ; une fois réfugiée dans les environs d'Ismid (l'ancienne Nicomédie) elle y crée une mission de la Compagnie de Jésus [3]. Le 19 février 1703, elle meurt dans les sentiments les plus édifiants. Comme, peu avant son décès, elle a obtenu la faveur d'être enterrée à l'église de Saint-Benoît, son mari respecte scrupuleusement ses dernières intentions. Parti d'Ismid, un bateau amène à Galata la dépouille mortelle et la parenté. Au port, le Vicaire apostolique, en habits pontificaux, entouré des religieux des divers Ordres établis à Constantinople et des diplomates catholiques, est là pour l'accueillir. Des porteurs de gros cierges entourent le cercueil. Le cortège se déroule aux accents des chants liturgiques, cortège grandiose auquel prennent part plusieurs milliers de personnes. Aux fenêtres, dans les rues, les gens sont si nombreux à voir passer cet enterrement que l'on croyait y voir toute la ville ; musulmans comme orthodoxes témoignent en l'occurrence du plus profond respect. Pour la

[1] LAVISSE et RAMBAUD, t. VI, pp. 600-602. François Ragotzki finit par être vaincu par les forces autrichiennes et, en 1715, se retira, à Ismid, auprès de son frère Nicolas, et vécut encore vingt ans dans la plus grande ferveur. Le P. Gachoud a dû sûrement avoir fait sa connaissance.

[2] Manuscrit Chassot.

[3] Lettres édifiantes, t. I, p. 4.

circonstance, on a aménagé à l'intérieur de l'église des Jésuites une chapelle ardente ; on en a orné les murs des armoiries de la Hongrie et de la Transylvanie comme aussi de celles de la défunte. Le P. Gachoud prononce en allemand l'oraison funèbre de cette princesse « plus illustre encore par ses vertus et sa piété que par sa naissance [1].

Ce décès n'amène pas la rupture des relations avec la famille. Avec son confrère, le P. Braconier, le religieux fribourgeois s'efforce d'amener le prince à la foi catholique. A un moment donné, les deux Pères croient y être parvenus puisqu'Emeric Tököly renonce au luthéranisme en présence du P. Braconier. Abjuration qui laisse l'historien très perplexe, pour deux raisons : 1° une semaine avant sa mort (survenue le 13 septembre 1705), le soi-disant converti se refuse à la rendre publique ; 2° dans son testament, il demande à être enseveli dans un temple réformé et donne des terres à un collège protestant de la Transylvanie. De deux choses l'une : ou bien Emeric a cédé un moment aux instances des deux Jésuites pour leur plaire, ou bien, au cas où sa conversion eût été sincère, les Tököly étant les principaux chefs des luthériens de leur pays, il n'a pas voulu qu'on la connût [2]. Par contre, sa fille unique est une fervente catholique. Resté en Turquie, le prince Nicolas Ragotzki a aussi de solides convictions ; en 1725, il remet au P. Gachoud 3000 piastres pour les œuvres de la Mission, ce qui laisse supposer le maintien d'étroites et cordiales relations [3].

Les orthodoxes grecs, tels que les a vus le P. Gachoud

Esprit très observateur, le religieux fribourgeois a fini par très bien connaître les orthodoxes grecs, comme le révèle une longue lettre qu'il a envoyée, en 1722, à Mgr Claude-Antoine Duding, évêque de Lausanne [4].

Les théologiens grecs, écrit-il, n'admettent point que le Saint-Esprit procèdent du Père et du Fils, mais seulement du Père Eternel ; ils s'opposent à la primauté du pape ; ils contestent la validité de la consécration du pain azyme par les prêtres catholiques ; ils ne croient pas à

[1] Lebon, pp. 64-65. Son récit se fonde sur la relation que l'ambassadeur de France à Constantinople a faite de cet enterrement.

[2] Lebon, pp. 65-66.

[3] Lebon, p. 65 ; Manuscrit Chassot : copies de pièces des Archives des Affaires étrangères de France.

[4] Cette lettre a été publiée dans l'*Emulation*, t. V, pp. 289-298.

l'existence du purgatoire et soutiennent même que les élus, les saints, ne jouissent pas de la gloire avant le Jugement dernier [1].

Concernant le mariage, ils ne le tiennent pas comme absolument indissoluble, « le patriarche et les évêques se donnent l'autorité de le dissoudre en cas d'adultère et souvent même pour d'autres motifs plus légers. Lorsque nous leur faisons des reproches, ils croyent s'êstre assez justifiés en disant qu'il vaut mieux avoir cette condescendance pour les ouvailles (= les brebis du troupeau) que de les abandonner à leur désespoir et d'avoir le déplaisir de les voir renyer la foi et se faire mahométants [2] ».

Les observations du P. Gachoud sur la liturgie byzantine ne manquent pas non plus d'intérêt. Elle est, écrit-il, « en langue grecque littérale » c'est-à-dire littéraire, classique. La messe « est la mesme que celle de saint Jean Chrysostome et de saint Basile » ... elle est beaucoup plus longue que la nôtre... les Grecs « n'en disent jamais de basses n'y (= ni) plus d'une par jour sur le même autel. Il n'y a même souvent qu'un autel dans leurs églises », cet autel est placé au fond du chœur ou sanctuaire ; il est sans ornement ; par contre, on rehausse de dorures et de peintures la séparation dite iconostase, qui est entre le sanctuaire et le reste de l'édifice ; au canon de la messe, on ferme les portes de cette séparation, on tire quelques rideaux au point que les fidèles n'aperçoivent plus le célébrant et le diacre qui l'assiste. L'autel n'a pas de tabernacle, on garde le Saint Sacrement dans une armoire placée du côté de l'Evangile. Le clergé orthodoxe s'excuse de la pauvreté et de la malpropreté des ciboires, alléguant que les infidèles, soit les musulmans, les enlèveraient s'ils étaient d'argent ou de quelque autre métal précieux [3].

Les prêtres « consacrent *in fermentato* » (= avec du pain ordinaire) « et trempent le corps de Notre-Seigneur dans le sang pour la communion des séculiers. Ils l'administrent pour l'ordinaire dans une petite cuiller où ils mettent ensemble les deux espèces ». Les fidèles reçoivent la communion debout ; ils ne se mettent jamais à genoux dans les églises ; à ce propos, ils invoquent un canon du concile de Nicée qui défend de se mettre à genoux dans une église, le dimanche. Le missionnaire fribourgeois explique ce décret du concile et sa persistance par le fait que presque toutes les églises byzantines sont petites et que, le dimanche, on n'y célèbre qu'une messe dans chacune d'elles. Aussi, les gens s'y

[1] *Emulation*, V, p. 297.
[2] *Emulation*, t. V, p. 294.
[3] *Id.*, p. 291.

tiennent droits, « les bras appuyés dans une espèce de forme ou l'on ne scaurait s'asseoir que legerement et fort haut [1] ».

Le P. Gachoud renseigne aussi Mgr Duding sur les jeûnes et abstinences des orthodoxes. Deux fois par semaine, ils doivent s'abstenir de viande, de poisson, d'œufs, de beurre et de laitage ; il en est de même durant tout le Grand Carême précédant Pâques et celui de la Sainte Vierge, du 1er au 14 août. Il leur est permis de manger du poisson, le jour de l'Annonciation, le dimanche des Rameaux, durant le Carême des apôtres qui commence huit jours après la Pentecôte pour se terminer à la fête des saints Pierre et Paul, pendant le Carême dit des huit jours qui précède la solennité de l'Exaltation de la Sainte Croix, enfin durant l'Avent. Ni l'âge, ni l'état de santé ne dispense de l'abstinence. Beaucoup moins stricts dans la question du jeûne, ils ne se font pas scrupule de manger à n'importe quelle heure et autant que leur appétit les porte. Toutefois, pendant le Grand Carême, beaucoup ne prennent pas de nourriture avant 11 h. du matin ; à certains jours de pénitence, il en est qui restent à jeun jusqu'au soir [2].

Parlant de l'excommunication, le Jésuite fribourgeois relate qu'elle est fort en usage. « Les simples prestres se donnent l'autorité de la fulminer et pour commune qu'elle soit parmi les Grecs, ils ne laissent pas de la redouter beaucoup. Ils croyent constamment que le corps de celui qui meurt frappé de leur excommunication ne se dissout point en terre, ce qu'ils comptent pour un grand malheur. Ils prétendent même que le démon se sert quelques fois de ces corps d'excommuniés pour les maléfices... mais on doit mettre au rang des fables bien des choses qu'ils racontent à ce sujet-là [3]. »

Dans son objectivité, il signale que les orthodoxes « ont un respect tout particulier pour le Livre des Evangiles et pour le pupitre sur lequel ils le tiennent dans leurs églises », l'ornant avec soin et le baisant avec respect. « S'ils font grand cas des images dont leurs sanctuaires sont pleins, ils n'ont par contre pas de statues, mais seulement quelques bas-reliefs [4]. »

A propos de la discipline du clergé et de son instruction, il souligne ce fait que les évêques orthodoxes ordonnent prêtres des hommes déjà mariés, « mais si la femme de l'un d'eux vient à mourir, le prêtre veuf n'a pas le droit de se remarier. Les évêques se recrutent tous dans les

[1] *Emulation* pp. 292-293.
[2] *Emulation*, t. V, pp. 291-292.
[3] *Id.*, pp. 293-294.
[4] *Id.*, pp. 294-295.

couvents de l'Ordre de Saint-Basile ; ces moines portent un habit spécial, observent le célibat, s'abstiennent de viande toute l'année ; mais n'émettent point de vœu, ils peuvent quitter leur monastère quand ils veulent. C'est le patriarche de Constantinople qui choisit et consacre les chefs de tous les diocèses se trouvant sous sa juridiction ; au besoin, il peut priver un titulaire de son évêché, mais l'évêque révoqué conserve les pouvoirs épiscopaux [1].

Dans une autre lettre, celle-ci envoyée au cardinal Kollonich, il note la profonde ignorance des principaux articles de foi non seulement des laïques mais encore d'un certain nombre de prêtres et même d'évêques. « Si on leur demande à quel moment dans le sacrifice de la messe a lieu la consécration, ils sont incapables de répondre. Il y en a qui croient que c'est au moment de l'oblation ; d'autres la placent après la récitation des paroles sacramentelles, à la suite et comme effet d'une certaine prière de saint Jean Chrysostome. » De même pour la confession, la plupart ignorent la vraie formule de l'absolution. Par ailleurs, il se plaît à reconnaître que les membres les plus cultivés du clergé orthodoxe sont bien exercés dans l'accomplissement des cérémonies et que, s'ils passent à l'Eglise catholique, il n'est pas nécessaire de les ordonner à nouveau [2].

Rapports avec le patriarche, le clergé et les fidèles de l'Eglise orthodoxe

Comme ses confrères de la Mission, le P. Gachoud s'efforce d'établir des contacts toujours plus étroits avec le patriarche grec de Constantinople, de gagner son estime et même son amitié. Tâche délicate et difficile du fait que la Sublime Porte, c'est-à-dire le gouvernement turc, s'oppose de toutes ses forces à un rapprochement entre les deux Eglises ; la politique ottomane de cette époque offre de singulières ressemblances avec celle des Etats communistes d'aujourd'hui : *a*) le pape soupçonné d'avoir une attitude hostile à la Turquie est l'ennemi N° 1 ; *b*) le clergé orthodoxe doit servir l'Etat en recommandant sans cesse aux fidèles la soumission la plus complète au pouvoir politique ; *c*) il faut affaiblir les chrétiens en entretenant soigneusement leurs divisions.

[1] *Id.*, pp. 293-294.

[2] Manuscrit Chassot. Mgr Chassot avait obtenu du P. Joseph Esseiva († 1892), secrétaire du Révérend Père Provincial, une copie de cette lettre, et il l'a traduite du latin en français.

Depuis 1453, le patriarche grec est l'homme de paille du sultan ; dans le domaine spirituel, il jouit encore d'une large autonomie, ainsi il nomme les métropolites ou archevêques et les évêques, il leur transmet ses ordres parfois il les réunit en un concile. On l'appelle *Panagiotatos*, c'est-à-dire le Tout à fait très saint ; comme ses confrères dans l'épiscopat, il se revêt du simple habit des moines de saint Basile ; au lieu de la croix pectorale qu'ont les évêques, il porte sur sa poitrine l'aigle bicéphale. Son entourage le considère comme « l'image animée du Christ, comme le médecin des âmes et des corps [1] ».

Le clergé orthodoxe jouit encore de quelques privilèges : il a ses écoles et ses établissements de bienfaisance ; ses biens bénéficient de l'exemption de l'impôt ; ses tribunaux tranchent tous les conflits entre les clercs, les questions de séparation de corps entre époux, de divorce en cas d'adultère, enfin d'atteinte grave aux bonnes mœurs [2].

Comme le raconte le P. Tarillon, en 1714, dans une lettre au comte de Pontchartrain, secrétaire d'Etat de Louis XIV, les Jésuites de la Mission sont « fort bien auprès du patriarche des Grecs » et lui rendent de fréquentes visites dans sa résidence du Phanar ; le prélat leur réserve toujours un excellent accueil. La première fois qu'il a pris contact avec le *Panagiotatos*, Callénique II, le P. Gachoud a dû certainement être frappé, comme l'a été, après lui, le P. Tarillon, de la grande simplicité régnant dans la demeure. La pièce dans laquelle on introduit les visiteurs dénote une pauvreté extrême ; elle est quasi dénuée de tout. Le Chef suprême de l'Eglise orthodoxe n'a à son service que deux ou trois clercs et deux valets « assez mal en ordre ». La conversation en grec roule sur les objets les plus divers, principalement sur des questions religieuses, toujours courtoise, vu que de part et d'autre on exprime son point de vue avec beaucoup de tact [3]. Grâce à ses solides études classiques et théologiques, le missionnaire fribourgeois est à même de parler en connaissance de cause des œuvres des saints Athanase, Basile et Jean Chrysostome. Au cours des trente années qu'il a passées sur les rives du Bosphore, il a connu neuf patriarches : Callénique II (1694-1702), Gabriel III (1702-1707). Néophyte V (1707), Cyprien Ier (1708-1709), Athanase V (1709-

[1] VACANT et MANGENOT, Dictionnaire de théologie catholique, t. III, col. 1307-1519; cet article sur l'*Eglise de Constantinople* satisfera la curiosité de ceux qui en veulent savoir davantage. On pourra aussi consulter l'article, *Eglise de Constantinople*, paru dans le Dictionnaire pratique des connaissances religieuses, t. II, p. 479.

[2] Dictionnaire pratique de théologie catholique, t. III, col. 1419-1420, 1473-1482.

[3] Lettres édifiantes, t. I, pp. 6-7.

1711), Cyrille IV (1711-1713), Cyprien II (1713-1714), Cosmas III (1714-1716) et Jérémie III 1716-1726)[1]. En 1722, après un contact de plus d'un quart de siècle avec le Phanar, il écrit à Mgr Duding : « Les plus considérables de ce rite, je les ai trouvés pleins d'estime et de respect pour l'autorité et la doctrine de l'Eglise romaine. Ils s'affligent de ce que la guerre s'allume entre les princes chrétiens et font des vœux afin qu'il plaise à Dieu de les réunir pour l'accroissement de son Eglise [2] ». Dans une lettre au cardinal Kollonich, il entre encore dans plus de détails ; « le patriarche actuel de Constantinople est un homme bon, ami de la paix, écrit-il. S'il arrive que la foi devienne un sujet de conversation, il répond : Quant à nous, nous sommes des esclaves et les Turcs ne permettent pas de faire ce que nous voudrions. Vous, mes Pères, je vous aime et vous estime parce que vous êtes savants. Il appelle le Souverain Pontife son Frère et déclare que, après ce Frère, c'est lui qui tient la première place et cependant, il ne lui est pas donné de commander aux autres Patriarches [3]. »

Grâce à ces rapports cordiaux avec le *Panagiotatos*, les Jésuites obtiennent la faveur de prêcher dans les sanctuaires orthodoxes et d'y confesser. Parfois, avant de recevoir le sous-diaconat, des clercs relevant du patriarcat vont à la Mission pour y suivre les Exercices spirituels, y faire en somme une retraite fermée. Nombre d'orthodoxes avec leurs enfants assistent aux sermons qui se donnent à l'église de Saint-Benoît [4]. Dans les îles de la mer Egée, là où la Compagnie de Jésus a ses stations missionnaires, ils viennent encore plus nombreux écouter les prédications et surtout se confesser, soit qu'ils trouvent les disciples de saint Ignace excellents directeurs de conscience, soit aussi qu'ils n'aient aucun montant à verser pour recevoir l'absolution [5].

En 1704, le succès des retraites données aux prêtres et laïques grecs est si grand que quelques personnages en avertissent le patriarche, au point que ce dernier croit de son devoir de mettre son clergé en garde « contre les loups revêtus des peaux de brebis ». Ce fut la seule fois, au temps du P. Gachoud, que les rapports furent un peu tendus. Pas pour longtemps, car l'ambassadeur de France et le Supérieur de la Mission de Constanti-

[1] Les noms de ces patriarches nous ont été fournis par le Dictionnaire de théologie catholique, t. III, col. 1312.

[2] *Emulation*, t. V, pp. 297-298. Dans cette lettre le P. Gachoud dit encore : Le patriarche d'aujourd'hui se nomme Jérémie... C'est un homme bien fait, grande barbe, âgé d'environ 55 ans (*Ibid.*, p. 295).

[3] Manuscrit Chassot.

[4] Lettres édifiantes, t. I, p. 7.

[5] Lettres édifiantes, t. I, pp. 38, 44.

nople intervinrent au Phanar, demandant en quoi la conduite des Jésuites avait été répréhensible. Le patriarche avoue alors avoir été mal renseigné et les bonnes relations se rétablissent. [1]

A Constantinople même, les conversions des orthodoxes au catholicisme sont rares, le P. Gachoud ne semble pas en avoir opéré beaucoup. D'après le P. Tarillon, ce serait surtout dû à leur orgueil. « La vue, quoique triste et humiliante, des restes de leur ancienne grandeur leur remplit la tête de je ne sais quelles idées hautaines... Quoiqu'ils n'entendent plus leurs saints Pères et que, tous les jours, ils s'éloignent de leur doctrine ou qu'ils la détournent à des explications pitoyables, ils ne souffrent qu'avec une peine extrême que les Occidentaux les entendent mieux qu'eux et qu'ils viennent de si loin leur en montrer le vrai sens [2]. »

Le Père des Arméniens

Par contre, le missionnaire fribourgeois a beaucoup de succès auprès des Arméniens. Tout d'abord du fait que les croyances de ces derniers sont beaucoup plus proches du catholicisme que celles des orthodoxes, leur erreur essentielle étant le monophysisme, c'est-à-dire ils ne reconnaissent en Jésus-Christ que la nature divine, laquelle aurait absorbé sa nature humaine. Par ailleurs, la plupart n'éprouvent aucune animosité à l'égard du Saint-Siège ; ils considèrent le pape comme le successeur de saint Pierre, le siège épiscopal de Rome comme le plus ancien et le premier de la chrétienté. Totalement indépendants du Phanar, ils ont à leur tête un patriarche appelé le *Catholicos* et résidant alors en Perse à Echtmiadzin [3]. A la fin du XVIIe siècle, ces *Catholicos* sont bien disposés envers le Souverain-Pontife, favorables à la réunion à l'Eglise romaine [4]. Mais, depuis 1461, par décision du sultan Mahomet II, l'évêque arménien de Constantinople porte le titre de patriarche et exerce sa juridiction sur les évêques, le clergé et tous les fidèles de l'Eglise arménienne, dite grégorienne, se trouvant dans l'empire ottoman [5]. Entre 1696 et 1726, la plupart de ces hauts dignitaires sont opposés au Souverain Pontife et voient

[1] Lettres édifiantes, t. I, pp. 46-47 ; c'était à propos de prédications faites dans l'archipel de Santorin.

[2] Lettres édifiantes, t. I, p. 7.

[3] Dictionnaire de théologie catholique, t. I, col. 1888-1968 ; Lettres édifiantes, t. II, pp. 76-169, le P. Monier S.J. décrit dans une lettre les doctrines, les rites et les coutumes des Arméniens.

[4] *Ibid.*, col. 1905-1906.

[5] *Ibid.*, col. 1909.

d'un mauvais œil le rattachement à la doctrine catholique de prêtres et de laïques de leur Eglise. D'un amour de la parole de Dieu si intense qu'ils aiment les sermons de deux à trois heures de temps, d'un ascétisme qui force l'admiration, d'un courage à toute épreuve lors des persécutions turques, d'une profonde humilité, prêtres et laïques se rapprochent volontiers des catholiques [1].

Plein de tact, le P. Gachoud se garde bien de les accuser d'hérésie et de schisme. Comme son confrère, le P. Monier, il envisage de « guérir ces malades avec du baume et de l'huile et non d'envenimer les plaies avec du vinaigre [2] ». De ceux qui sont formellement hérétiques, sachant que leur monophysisme a été condamné en 451, par le concile de Chalcédoine, il distingue ceux qui ne le sont que matériellement ; ces derniers, d'une entière bonne foi, forment d'ailleurs l'immense majorité au sein de leur Eglise, dite grégorienne [3].

Admirateur de leur belle et ancienne liturgie, il entend la maintenir. Une fois familiarisé avec la langue grecque, il va prêcher dans leurs sanctuaires. Il en accueille aussi un grand nombre au tribunal de la pénitence[4]. A ce propos, le 11 mai 1710, le P. Verzeau écrit au Général de la Compagnie : « Le R. P. Caschod est tellement occupé à confesser les Arméniens qu'il a à peine le temps de se reconnaître [5]. » Il en ramène des milliers à l'Eglise romaine, conversions nullement précipitées, mais sincères et durables. « Son petit troupeau de catholiques arméniens que ses conquêtes... grossissaient quelquefois de mille âmes en l'espace d'une seule année, relate le P. Tarillon en 1714, offrait les plus beaux exemples de l'héroïsme des premiers chrétiens [6]. » Il excerce en particulier une forte influence sur un jeune prêtre arménien ou *vartapet* du nom de Pierre Mékhitar. Lorsque ce dernier arrive à Istamboul en 1700, il est déjà converti au catholicisme ; il s'établit non loin de la Mission des Jésuites. D'après Paul Pisani, excellent connaisseur de cette époque, c'est le missionnaire fribourgeois qui décide le vartapet à fonder une Congrégation de moines arméniens qui adoptent la règle de saint Antoine d'abord, puis de saint Benoît, et vont se vouer spécialement au retour de leurs compatriotes à l'Eglise romaine [7].

[1] Lettres édifiantes, t. I, pp. 8-9.
[2] Lettres édifiantes, t. II, p. 169.
[3] *Ibid.*, p. 168.
[4] Lettres édifiantes, t. I, p. 9.
[5] LEBON, p. 66.
[6] *Ibid.*, p. 67.
[7] Cf. articles Mékhitar : *a*) dans le Dictionnaire de théologie catholique, t. X, col. 495-498 ; *b*) dans le *Lexikon für Theologie und Kirche*, t. VII, col. 34.

Mais ces conversions n'ont pas l'heur de plaire au « patriarche » arménien de Constantinople ni non plus aux Turcs, en particulier au voïvode qui commande dans les trois quartiers de Péra, de Galata et de Doppana. En 1701, ce dernier en vient à interdire à tous les Arméniens d'entrer dans les sanctuaires catholiques sous menace de la prison ou des galères ; puis il déclenche une première persécution [1]. Mikhitar, le plus menacé, se réfugie tout d'abord à la Mission des Jésuites [2], puis au couvent des Capucins, sis près de l'ambassade de France. Quittant les rives du Bosphore, il trouve asile à la Mission de Smyrne ; en 1702, il s'installe dans la petite ville de Modon, en Morée, alors sous la domination vénitienne, où ses disciples viennent le rejoindre [3]. S'il était resté auprès du P. Gachoud, il aurait sûrement eu le même sort qu'un Arménien qui y était domestique. Un beau jour, en effet, des soldats turcs sur l'ordre de l'évêque arménien, fouillent la maison, procèdent sans aucun droit à l'arrestation de cet employé et le jettent en prison ; les Jésuites parviennent cependant à libérer leur serviteur en versant une rançon de quelques centaines d'écus [4].

En 1707, la persécution reprend contre les Arméniens unis à l'Eglise romaine. A ce moment, le missionnaire fribourgeois voit un certain nombre d'entre eux subir courageusement le martyre, entre autres Gomidas Keumurgian, prêtre exerçant son ministère à l'église de Saint-Georges, dans le quartier de Galata (ce sanctuaire était précisément le centre de l'apostolat de Mékhitar [5]). Certains auteurs, comme le P. Nilles S. J., attribuèrent jadis au P. Gachoud la conversion de ce vartapet ; mais le procès de béatification (Gomidas a été béatifié le 23 juin 1929) a révélé que le Bienheureux a été amené à l'Eglise romaine par un prêtre arménien qui avait fait ses études à Rome, au Collège de la Propagande. Qu'il ait été en relations avec le Jésuite suisse, cela ne fait aucun doute. Au début de la persécution, se sentant menacé d'arrestation, il avait songé un instant à se réfugier à la Mission de Constantinople ; « on (peut-être le P. Gachoud ?) lui fit comprendre que ce n'était pas prudent et qu'il n'y serait pas en sûreté », parce que la maison Saint-Benoît « serait assez probablement le premier lieu fouillé et violé [5] » par la police turque.

[1] Manuscrit Chassot, pages non numérotées.

[2] et [3] Ces renseignements qui furent fournis en 1899 à feu l'abbé J. Genoud, professeur au Collège Saint-Michel de Fribourg, se trouvent actuellement parmi les papiers accompagnant le manuscrit Chassot ; voir aussi les articles Mékhitar.

[4] Manuscrit Chassot ; Mgr Chassot a tiré ce renseignement d'une lettre du P. Lovina.

[5] *La Liberté*, N° 148, du 27 juin 1929 ; on y trouve un bref aperçu de la vie du bienheureux Gomidas Keumurgian.

[5] LEBON, pp. 67-68.

L'exécution du vartapet, le 7 novembre 1707, a dû tout à la fois attrister l'apôtre des Arméniens, car perdre un ami blesse toujours votre cœur, et le réjouir, à cause de la fermeté avec laquelle il affirma sa foi et affronta le supplice (sa tête fut tranchée d'un coup de cimeterre [2]).

Probablement à la même époque, un autre Arménien, ami du P. Gachoud, Gogga Bagdassar, originaire de Trébizonde, mais habitant alors Istamboul vraisemblablement vartapet, subit aussi le martyr [3].

D'après un document anonyme des archives du couvent des Capucins de Constantinople, le missionnaire fribourgeois aurait été, en 1706, l'auteur, avec quelques complices, de l'enlèvement du patriarche arménien Avedic. Mais, comme le remarque le P. Lebon, « cette manière violente d'agir était certainement l'opposé du caractère du P. Caschod qui, en toutes occasions, a toujours été toute douceur et patience ». D'ailleurs diverses pièces d'archives, en particulier la correspondance de l'ambassade de France de cette époque, prouvent que l'enlèvement fut organisé par l'ambassadeur lui-même, ennemi personnel et acharné dudit patriarche [4].

En 1710, le grand-vizir étant tombé en disgrâce, la paix religieuse renaît. Toutefois Mékhitar reste à Modon ; en 1715, la Morée ayant été enlevée aux Vénitiens par les forces turques, il se réfugie avec ses disciples dans les environs de Venise et construit bientôt un couvent à l'île de Saint-Lazare [5]. Le Jésuite fribourgeois reste en relations avec lui par correspondance ; deux lettres en témoignent, l'une du 4 août 1717, l'autre du 3 septembre 1722 [6].

La persécution une fois finie, les retours à l'Eglise romaine se multiplient. Mais, comme le missionnaire le dit en 1711, dans une lettre adressée à son confrère, le P. Joseph Weiss, alors au collège de Landshut, des problèmes délicats se posent. En effet, les convertis se voient forcés de continuer à fréquenter les sanctuaires de l'Eglise grégorienne, d'y enten-

[2] Dans une lettre au P. Joseph Weiss S.J., du 10 janvier 1711, dont la copie se trouve dans le manuscrit Chassot, le P. Gachoud fait allusion à ce martyre. Manuscrit Chassot ; Mgr Chassot en parle, se basant sur une lettre du comte de Saint-Fériol, ambassadeur de France, envoyée au pape Clément XI. LEBON, pp. 67-68.

[3] Manuscrit Chassot. Mgr Chassot se base sur le *Journal du voyage du Père Monier d'Erzéroum à Trébizonde*, 1711. Lettres édifiantes, t. II, p. 375-376.

[4] LEBON, p. 68.

[5] Dictionnaire de théologie catholique, t. X, p. 498.

[6] Avec le manuscrit Chassot, se trouve la copie de ces deux lettres qui a été envoyée en 1899 à l'abbé J. Genoud, professeur au Collège, par le P. Jean Thorossian, mékhitariste.

dre la messe célébrée dans leur rite, d'y faire bénir leur mariage, et baptiser leurs enfants, d'y faire porter leur dépouille mortelle lors de leur enterrement, car le gouvernement turc entend que tous restent soumis à l'autorité du « patriarche » arménien de Constantinople et n'admet en aucune façon qu'ils puissent se rattacher à l'Eglise orthodoxe et encore moins à l'Eglise romaine. Pour des raisons d'ordre pratique, le Jésuite fribourgeois serait enclin à leur donner cette autorisation. Rome n'accorde pas cette permission, décision qui le peine et le contrarie ; malgré quelques inconvénients que cette faveur pourrait avoir, ce serait, à son avis, la meilleure solution.

Son ministère si dévoué auprès des fidèles de l'Eglise grégorienne finit par être fort remarqué. En 1714, le P. Tarillon écrivait à ce propos : « *Celui des Jésuites qui a reçu de Dieu le talent le plus rare pour le salut de cette nation est le P. Jacques Caschod* [1]. » Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'on l'ait surnommé le Père des Arméniens [2].

[1] Manuscrit Chassot. Comme pièce annexe au texte de Mgr Chassot, on trouve une copie de cette lettre du P. Gachoud au P. Weiss.
LEBON, p. 67 ; Lettres édifiantes, t. I, p. 9.
[2] LEBON, p. 66.